Pierre Alin et l'« Avenir » : trois contes retrouvés

Autor(en): **Richard, Hughes**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **68 (1964)**

PDF erstellt am: **25.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-558771

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Pierre Alin et l'«Avenir»

TROIS CONTES RETROUVES.

Octobre 1920. Nuit du sept au huit : «Catastrophe ferroviaire en Italie», crièrent à l'aube les vendeurs de journaux du monde entier. C'était au Pont de la Lagune, près de Venise. Parmi les dizaines de victimes, parmi les corps atrocement déchiquetés, bien reconnaissable, un Suisse : le poète-chansonnier-musicien-romancier-peintre, etc., Pierre Alin. Dans le wagon, miraculeusement préservé, les toiles qu'il avait peintes durant son séjour. Un carnet aussi, un carnet rempli de notes, bourré d'anecdotes, d'observations, de réflexions, de détails piquants. On lit à la dernière page : «Le beau trajet silencieux en gondole, du Palais à la Gare. Nuit pleine d'étoiles.» Et c'est daté : 7 octobre. Deux lignes écrites encore dans la fièvre du départ. Si nous le feuilletons, ce carnet, si nous tournons juste deux feuillets, en arrière, que voyons-nous ? Nous voyons que Pierre Alin décrit, dans une longue note, un ensevelissement à Venise, un ensevelissement dans les lieux mêmes où il reposera quelques jours plus tard. Subit pressentiment ? Nous savons qu'il est enterré au campo santo de l'îlot San Michele «dont les cyprès noirs, raconte Michel Georges-Michel, le célèbre auteur des **Montparnos**, qui l'accompagna dans son dernier voyage, tachent brutalement le ciel délicat de Vénétie».

Pauvre Pierre Alin ! Qu'il était impatient pourtant de rentrer à Paris, qu'il lui tardait de retrouver l'atmosphère tranquille de son petit mais charmant atelier de l'avenue des Ternes, et comme il comptait sur cette nouvelle Saison ! Allait-il «éclater» ? Il a confiance. Vingt ans de combat, d'honnête combat et conserver passion et enthousiasme dans une ville aussi dure que la Capitale, ce n'est pas rien. Et voilà que de ses deux prénoms il s'est fait un nom, voilà que, depuis quelques mois, rien qu'à prononcer Pierre Alin s'ouvrent les portes des galeries, celles des maisons d'édition, celles des quotidiens et encore les rideaux des grands

cabarets. Ce n'est pas la gloire, non. Il n'est pas la Vedette, celle dont le Tout-Paris fredonne au matin le refrain lancé la veille. Ses ambitions sont autres. Tant mieux ! Et précisément quelles sont-elles ?

Jusque là, jusqu'en 1920, il a gagné sa vie principalement en chantant. Cabarets, salons, sociétés choisies, cinq à sept musicaux ; il y pense avec rancœur. Le cabaret l'a déçu. Il l'a dégoûté. Il a pour lui des mots durs, cruels. Il l'appelle cette « tabagie, cette atmosphère presque entièrement vouée à la grimace, la caricature, la parodie ». Il n'y trouve que vulgarité, rires obscènes, public grossier pris d'une fringale de rigolade et avide d'histoires salées. « Le public sait que je ne serai ni sale ni drôle et cela le déçoit.»

Il doit gagner sa vie pourtant. C'est pourquoi il ne cessera pas de composer des chansons. Il ne cessera pas non plus de paraître sur scène. Il se produira encore dans les salons. Ce sont là moindres concessions, Seulement, il a trouvé de nouveaux débouchés. Il songe à des tournées à l'étranger. Pour l'Angleterre et l'Amérique, il a reçu des propositions sérieuses, et il a profité de ses vacances italiennes pour apprendre l'anglais. Partira-t-il ? Et quand ? La décision définitive sera prise lors de sa rentrée à Paris.

«Pendant la guerre, j'ai eu le temps de devenir un peintre.» La voilà sa nouvelle passion ; la peinture, «ce bel art de silence qui permet le recueillement et se passe des claquements de mains». Il travaille avec acharnement, avec plaisir : « Il m'arrive de courir à un paysage, à un arbre, à une colline, comme à un rendez-vous d'amour.» Les succès sont étonnamment rapides. Il expose. Il vend. La preuve ? Cette note extraite de son «Journal», (encore inédit et dont sa sœur m'a remis une version... expurgée) : «Je viens de vendre, ce dernier mois, neuf bouquets de violettes à 100 francs. » Bigre ! Neuf cents francs, c'est une somme pour un homme de plus en plus déterminé à vivre dans le silence et le recul, prêt à tous les sacrifices. Gustave Kahn, critique artistique au «Mercure de France», et dans bien d'autres journaux, est un de ses amis. Il l'aidera.

Un autre ami, c'est Henri Duvernois. Auteur jouissant d'une grande notoriété, il est introduit dans tous les milieux littéraires, maintenant surtout que son roman **Edgar** (1919) a obtenu un succès remarquable et qu'un Gide, par exemple, l'a vanté. L'amitié de Henri Duvernois est active. C'est grâce à lui que Pierre Alin a pu publier chez Albin Michel sa **Confession de César,** appelée abusivement «roman». La critique l'a, généralement, bien accueilli. On a aimé cette confession d'une âme adolescente, on a apprécié ses tableaux campagnards pleins de charme et de saveur, on a admiré sa façon de conter, on a relevé sa franchise, son ardent désir de sincérité, et on s'est diverti de son

humour et de son ironie très personnelle. Bref, on attend la suite avec sympathie.

Dès son lancement en 1919, Pierre Alin collabore régulièrement à la «Revue de l'Epoque», de Marcello-Fabbri. Il y donne notamment ses **Histoires de la Ville et du Village,** textes en prose, très purs, très dépouillés, qui constituent indiscutablement le meilleur de sa production. Je ne fais que mentionner ici leur existence, car je pense y revenir dans un prochain article.

Une autre collaboration régulière le lie au quotidien l'«Avenir». C'est en lisant son «Journal» que j'en ai eu connaissance. On lit, en effet : «Deux contes de moi paraissent à l'«Avenir» : «Perce-Neige», le 6 février, et «Pétrone», le 21 février. Je passe à la caisse et ai l'agréable surprise de toucher 100 francs par conte. Je crois avoir mis quinze ans pour avoir une prose payée dans un journal.» Succès donc, et immense satisfaction. On lui demande d'envoyer d'autres contes. Il ne se fait pas prier et, le 19 mars, nouvelle note : «La Vengeance de la Belle Dame Morreau» passe à l'«Avenir». Mais j'ai vainement sollicité une collaboration régulière, ne fût-ce que de deux contes par mois.» Il faut croire que son désir est exaucé, puisque, le 2 juillet, il y a : « Je touche 300 francs à l'« Avenir », pour mes trois derniers contes.»

«L'Avenir» se trouvant à la Bibliothèque nationale de Paris, je n'ai eu aucune peine à retrouver les contes de notre compatriote. Ce quotidien, comme tant d'autres à l'époque, publiait un conte chaque lundi. Et il n'était pas rare de trouver ici ou là un poème. Temps heureux, nous reviendront-ils jamais ? Nous relevons, — pour l'année 1920 seulement, — les signatures de Louis de Robert (qui faillit avoir le Prix Goncourt en 1911, avec le **Roman d'un malade,** Emmanuel Bourcier, Dorgelès, Sylvain Bonmariage, Pierre Mac-Orlan, J.-H. Rosny aîné, etc. Au milieu d'eux, Pierre Alin est le plus régulier.

Pour la seule période du 6 février au 20 septembre, on publie de lui onze contes, qui constitueraient avec ceux publiés dans la «Revue de l'Epoque», la matière d'un joli petit volume qui pourrait être illustré par Pierre Alin lui-même, puisque nous possédons encore de nombreux dessins, portraits, croquis inédits, qui ne manquent ni de finesse, ni de charme. Un éditeur jurassien se laissera-t-il tenter ?

Parmi ces onze contes, j'en ai recopié trois pour les lecteurs des « Actes ». Puissent-ils partager l'opinion de J.-H. Rosny aîné, qui sera si longtemps président de l'Académie Goncourt, et qui, apprenant la mort de Pierre Alin, écrivait dans « Comœdia » : « Pierre Alin approchait de l'heure où il devait réaliser pleinement son âme et sa pensée.»

Hughes RICHARD.

PETIT POETE

Je ne te connais pas, mais je t'ai rencontré partout.

Tu es le petit poète pâle, au col noué d'une lavallière noire.

Cela suffit qu'il y ait, là où tu vas, un être de plus que toi, qui soit prêt à entendre ou tout au moins à se taire.

Même, tu es arrivé à te passer de cet autre, entre les murs de ta chambre, — parfois voisine de la mienne — dans les rues vides sous la nuit, ou le long des arbres du canal.

Mais je te retrouve aussi, parmi ceux qui s'assemblent avec un souci commun de la même impatience : l'oreille des autres en plus des leurs.

Et quelle que soit leur attention, ou leur politesse indifférente, ou l'enthousiasme dont ils pourraient manifester, tu restes toujours ton meilleur auditeur. Tu es petit, myope et mal habillé.

Au moment qui est vraiment le seul qui compte pour toi, tu perds ton lorgnon ou ton manuscrit, et tous deux te sont également nécessaires, car tes yeux et ta mémoire te trahissent.

Tu es né pour n'être trahi que par toi-même.

Devant ceux qui, en ne songeant qu'aux leurs, font semblant d'écouter tes vers, tu as, chaque fois, le même battement de cœur : il y a une petite palpitation sous ton méchant veston. Elle devrait t'embellir ; mais ton visage est de ceux qu'on accuse d'ingratitude, et c'est un défaut qui pardonne difficilement.

On applaudit à tes poèmes ; tout à l'heure, il t'en restera assez de reconnaissance pour applaudir à ceux des autres. Mais tu juges les compliments que tu fais moins sincères que ceux que tu reçois.

Quand ton poème est un peu long, tu as remarqué qu'on applaudissait davantage.

Et tu t'es dit : — Je sentais bien que c'était une de mes bonnes choses !

Mais c'était simplement parce qu'on était content que ce fût fini.

Avant de sortir, tu verrouilles soigneusement ta porte : c'est là que dorment tes trésors, et la malice des êtres est partout. Tu descends de très haut avant d'atteindre à la rue.

Dans l'escalier, jamais la bonne du quatrième ne t'a heurté par mégarde, malgré que tu sois myope ; et la petite blanchisseuse qui confond tes faux-cols avec ceux du voisin, t'en veut un peu, logeant si haut, d'être si laid.

Tu n'as pas même un pauvre petit filet de voix. Tu es poète, malheureux, et tu ne sais pas chanter !

Au printemps, sur le palier que tiédissent les premiers beaux jours, les bonnes vont écouter à la porte de l'autre, celui qui dit

chaque soir des romances d'amour dans un quartier populaire.

Mais que t'importent les bonnes, la petite blanchisseuse dont le cœur bat à ton étage — parce que c'est si haut — ou la fille du concierge !

Les plus belles femmes du monde t'ont choisi et sont venues frapper à ta porte. Elles t'apportent leurs sentiments les plus rares et leurs formes parfaites.

Tu as tenu, dans ta pauvre petite cage à lapins, les corps les plus merveilleux dans tes bras.

Et ces bras ne sont plus, jaillis de la flanelle, de pauvres petits membres de bureaucrate sans muscles : ils sont toutes les étreintes qui donnent l'orgueil et la joie, gonflent les torses étriqués, jettent sur les fronts des clartés belles comme des regards, font naître les mots veloutés, opulents et profonds !

Ah ! Je t'envie pour tant de belles bouches qui recherchent la tienne, pour tant d'haleines pures, pour tant de pudeurs qu'il vaut d'émouvoir ! Je t'envie pour toute cette volupté que tu redis ensuite, en ordonnant patiemment les mots et les lignes, les rythmes et les sons !

Et cette magnificence où tu vis ne te rend pas inaccessible aux humbles...

Quand le sommeil est long à venir et qu'il te reste deux écus, tu vas les porter, discrètement, là-bas, dans la petite rue où s'ouvre, quand on sonne, une porte aux vitres de couleur. Et tu essaies de croire à la maison d'un pacha.

Un jour, tu as cessé d'être petit, touchant et un peu ridicule.

Le monde était tellement civilisé qu'on ne savait plus bien où on en était. La science et la mécanique multipliaient les surprises. Les fées avaient changé de place et de sexe ; elles étaient devenues plutôt des génies qui surgissaient dans les laboratoires, touchaient de leurs baguettes — bien ou mal faisantes ? — les microscopes, les cornues, les squelettes de métal, conduisaient l'air, la vapeur et l'étincelle.

Et toi, tu ne savais pas guider un outil, ni parler à un moteur, ni batailler avec les chiffres.

Et l'on avait beau te vanter le geste du manœuvre et le salaire qui est au bout, que pouvais-tu faire, avec tes bras minces et ton lorgnon ? Dans ton cerveau, il n'y avait que des mots, et ta main aurait eu à peine la force de tenir un balai vicinal.

Et tout était évolution, marche en avant, triomphe ! Seul le cœur des hommes ne progressait pas ni n'embellissait. On pouvait même se demander s'il ne retournait pas un peu en arrière. Les êtres continuaient à peu s'aimer, à se plaindre, à s'envier, à être prêts aux coups.

Pour toi, la vie était dure, et depuis trop longtemps. On pouvait encore assurer son existence en trahissant la langue de

son pays et en vendant des ordures, pour faire rire. Mais, là aussi, tu étais impuissant.

Alors, les belles histoires que tu racontais ne te convainquirent même plus. Tu t'étais pourtant contenté, en dehors d'elles, de peu de choses : des miettes ; en nourriture, en joie, en amour.

Un soir tu connus une de ces lassitudes de grande ville : de ces terribles lassitudes où on voudrait s'éteindre.

Tu ne pouvais pas t'offrir une mort selon tes goûts — qui furent toujours somptueux. Ni te poignarder sous les fleurs, ni t'ouvrir les veines dans un bain parfumé, ni porter à tes lèvres une coupe mortelle.

Alors, tu as simplement défait le tuyau de caoutchouc qui chauffait ton petit radiateur ; tu as tourné un robinet, t'es étendu par terre, et tu as laissé entrer en toi, peu à peu, la mort. Une mort malodorante, — toi qui aimais toutes les fleurs ! Une mort qui augmentait aussi ta petite dette envers la Compagnie du gaz.

On a peu parlé de toi, malgré cela. Parfois, on a beau mourir, ce n'est pas encore suffisant. Une revue de jeunes a cité quelques-uns de tes poèmes ; les quotidiens t'ont mis dans les faits-divers, entre deux cambrioleurs, — comme, jadis, le poète de Gethsémani.

Des pères de famille bien équilibrés ont, une fois de plus, prouvé à leurs fils où conduisaient le désordre, le rêve et la fantaisie.

Et le Monde est resté le Monde.

LA CHANCE

— Oui, je sais, on abuse du mot, dit Bob en refusant une cigarette. Pour beaucoup, la vie semble n'être qu'une oscillation entre ces deux alternatives : la chance et la malchance. Je n'ai pas eu de chance, — il en a de la chance... Avoir de la chance, c'est encore un des verbes que les enfants des hommes conjuguent avec le plus de facilité.

Il est d'autres formes comme : « J'ai manqué d'énergie ! » ou bien : «Je suis un imbécile !» qui les tentent moins. Quant au : « Il l'a bien mérité ! », pour le succès d'un crâne gaillard, on n'en parle pas.

Pourtant, je connais un homme qui n'a pas eu de chance ; à aucun moment de sa vie. Le seul fait de naître a été pour lui le commencement d'une longue, d'une interminable malchance.

Sa naissance n'était désirée de personne, pas même — je devrais dire spécialement pas — des deux êtres qui avaient quelque raison de s'attendre à le voir venir au monde. Je sais que pas mal d'autres partagent cette caractéristique avec lui, mais elle ne m'en a pas moins semblé toujours un peu triste. C'est un piètre début. Les bavettes ourlées dans la mauvaise humeur, le berceau rageusement choisi, et le petit être que l'on guette comme un mécréant, après avoir longuement essayé de lui barrer la route ; toute cette hostilité qui vous précède, avant même qu'on ait ouvert un œil sur l'humaine misère, cela me paraît lamentable.

Je m'étonne même que tant de petits, dont le berceau ne fut entouré que de carabosses, arrivent à grandir, et à tirer de l'existence une part acceptable.

Il faut vraisemblablement avoir l'âme chevillée au corps.

Thomas Lambert vint au monde, vécut et grandit. Ni beau, ni laid. Il n'eut pas de diminutif. Son nom lui tint lieu de surnom. Dès qu'il fut hors de l'œuf, on l'appela Thomas ; on avait l'air de parler d'un vieux, chaque fois qu'on l'appelait.

Il n'eut ni le sourire de son père, ni le lait de sa mère. Les deux choses manquaient. Mais il connut la solitude et le biberon, et aussi les longues stations dans les langes fâcheusement souillés.

Thomas grandit. Il était seul, sans être orphelin, ce qui est un état peu enviable. Il eut, comme tous les garçons, les genoux abîmés, le front fendu, l'oreille arrachée et la rougeole. Il eut aussi, toute son enfance, des vestons trop courts, des souliers trop grands et des chapeaux trop étroits.

Il ne fut jamais ni le premier ni le dernier à l'école. De ceux que l'on ne remarque pas : jamais complimenté, mais jamais chassé. Enfin il semblait s'acheminer vers cette heureuse médiocrité qui

n'est injurieuse pour quiconque, n'afflige et ne gêne personne, et promet en échange quelques modestes avantages.

Très tôt, il eut à gagner sa vie. Il la gagna mal, quoiqu'il fût plein de bonne volonté, et prêt à passer par les métiers les plus divers. Il fut tour à tour commis, aboyeur, comptable, secrétaire, journaliste et contrôleur. Mais chaque fois que son poste promettait de devenir plus intéressant, un autre arrivait à le lui prendre ; la maison faisait faillite, le journal ne paraissait plus, ou le théâtre fermait ses portes.

Il voulut partir pour l'Amérique, et s'engagea sur un bateau, pour le service. Mais il n'avait pas le pied marin, ni le cœur solide. Le plateau lui fuyait des mains, et lui s'affaissait aux pieds des passagers. A New-York, il raccourcit son nom et s'appela Tom Lamb. Il apprit l'anglais, afin de pouvoir appeler la chance dans une autre langue que la sienne. Mais il appelait mal, ou la chance avait l'oreille dure. Il reprit la série des métiers, fut tour à tour professeur, portefaix et figurant. Il finissait par croire que c'était la vie. Il faillit avoir une aventure d'amour. Un soir qu'il reposait sur un banc de square, il entendit le sable crier derrière lui. Deux mains fraîches se posaient sur ses yeux, et, lentement, lui renversaient la tête. Il laissait faire, le cœur doucement remué. Mais l'autre bouche s'arrêta trop tôt au-dessus de la sienne. La femme, confuse, s'excusait, après un petit cri, et s'enfuyait dans l'ombre. C'était une erreur ; mais Tom l'aurait excusée. Il restait seul dans la vie. Une fois, il repêcha un homme. Mais c'était une des plus répugnantes crapules de la Cité, de celles dont on ne peut véritablement que souhaiter d'être débarrassé. L'homme reprit goût à l'existence. Les journaux signalèrent le nom de Tom. Cela lui valut une belle part de réprobation et même quelques lettres d'injures.

Un soir, un gentleman d'une impressionnante correction, lui dit, en sortant d'un hôtel brillamment illuminé : — Je suis le roi du Beloutchistan, vous me plaisez, voulez-vous être vice-roi ?

Et une heure plus tard, Tom se retrouvait, seul, à la hauteur de la vingt-cinquième avenue avec la tête un peu lourde, sa montre en moins, et ses derniers dollars volatilisés.

Il restait honnête, patient et crédule, ce qui faisait deux belles vertus à côté d'une dangereuse faiblesse.

Un après-midi, il voulut dégager un chien, sous la roue d'une automobile. Le pauvre animal, affolé et sanglant, le mordit cruellement au pouce. Il fallut l'amputer. Tom n'a plus qu'un pouce. Il plaisantait, et disait en le tournant vers la terre : — Il m'en reste toujours un pour jouer à l'empereur romain, et condamner l'autre à mourir ! car il n'était pas sans lectures.

Mais rien ne lui réussissait, ni les hommes, ni les femmes, ni les animaux. Il était pourtant prêt à les aimer, en bloc, ou individuellement.

Peut-être était-il un peu maladroit, d'une maladresse obligeante et souriante, qui vous écrasait d'abord quelque chose.

Un jour d'été qu'il faisait du vent et que mon chapeau s'envolait et roulait sur l'asphalte, c'est Tom qui l'arrêta. Il mit simplement le pied dessus. Cela avait été un joli chapeau de paille, mais Tom chausse du quarante-six. C'est ainsi que nous nous revîmes. Je fis pour lui ce que je pus. Il était sympathique dans sa détresse en me remettant le paillasson. Finalement, je lui trouvai quelque chose. Il aurait à gérer la petite propriété d'un de mes amis, près de la ville. Il aimait la terre, les plates-bandes, les roses, les choux, les limaces et les tuyaux d'arrosage. Il serait un peu au large des hommes qui ne lui réussissaient pas.

Le jour de la bonne nouvelle, Tom eut la figure éclairée par la joie. Mais il me marcha aussi sur le pied, et m'écrasa une bague dans la chair.

Il n'avait plus qu'à rassembler son mince bagage. Mais le soir, en traversant le quartier chinois, il tomba, le dos troué d'un coup de couteau.

Vous avez dû lire ça dans les feuilles. Un crime passionnel. Le coup était destiné à un autre. Comme jadis le baiser de la femme.

Ce pauvre Tom Lamb qui était né quasiment par erreur, avait failli être aimé par erreur, mourait par erreur.

En vérité, je n'ai jamais connu un homme à qui la chance ait aussi cruellement, aussi obstinément tourné le dos.

Broque regardait s'éloigner la silhouette de son ancien ami.

Ce n'était pas une femme qui les avait séparés. Pire, des théories, des idées, des mots. Ils élevaient entre eux comme un mur à la fois fragile et inébranlable.

Parfois on se dresse l'un en face de l'autre à cause des yeux ou du sourire d'une femme, ou de la promesse d'un peu de volupté. Mais quand on se prend à la gorge pour des opinions, c'est plus grave.

Mérinval, après avoir promené dans la vie une âme romantique et connu une vie de page tourmenté par l'amour, affichait, aux approches de la trentaine, un reniement total de tout ce qui avait été.

Affilié à deux ou trois douzaines d'artistes, dont les principales caractéristiques étaient leur jeune âge, le peu qu'ils avaient produit et leur haine de tout ce qui avait été créé, Mérinval courait d'étranges réunions, vociférait au café, — car son prosélytisme était bruyant — et jetait l'anathème, dans des revues que l'on jugeait très avancées, contre tout ce qui semblait avoir fait la gloire ou simplement le charme du passé.

On y consommait aussi, dans ces réunions. Palabrer donne soif et il faut dire que, si libérée que soit une intelligence, si renouvelé que se sente un cerveau, l'estomac reste obstinément fidèle aux traditions les plus reculées.

Ces hommes du futur qui avaient rompu, de par l'intelligence et le sentiment avec tout ce qui pouvait rappeler la vieille farce passéiste, gardaient des ventres sensibles, frères de tous les ventres humains.

Et ils ne craignaient pas de se commettre en couronnant une fin de séance par une soupe à l'oignon, une choucroute garnie et de nombreux «demis», dont ils condamnaient fréquemment le trop large faux-col.

C'est au sortir d'une discussion passionnée dans la petite salle du «Torchon sec» que leurs esprits — à Broque et à Mérinval — avaient décidément bifurqué.

Ils s'aimaient bien, pourtant. Le tort de l'un avait été de prétendre entraîner l'autre à sa suite et de le convertir à ses idées. Cela est d'un despotisme qui devrait faire réfléchir tous ceux qui tiennent à ne pas se perdre de vue.

Pourtant, Broque était habitué aux théories de son ami. Il les écoutait patiemment et, parfois, secouait sa grosse tête, comme une bête intelligente qui refuse de s'engager dans un chemin pas sûr.

Mérinval trouvait une joie âpre et puissante à répéter les mêmes vérités, à crier les mêmes mots. Ils naissaient, bruyants, sur

sa bouche convulsée et lui retournaient au cerveau comme un vin aux fumées violentes.

— Le passé, le passé, hurlait-il, tiens !...

Et, suivant qu'il se trouvait avant ou après l'agape finale, il fendait l'air de la main, d'un coup sec, en guillotine, ou risquait un geste moins noble, qui marquait à quel point le passé était bien derrière lui.

Les théories abolissaient à jamais les rides, les ruines et les crasses du passé. Elles vouaient le cœur, la femme, les fleurs, la lune, le rêve et les signes de ponctuation au mépris des générations à venir. Mérinval brûlait le dictionnaire en place publique, remplaçait les pianos par des dynamos, les violons par des fils télégraphiques et les cordes vocales par des sirènes marines.

Des vocables nouveaux jaillissaient de sa cérébralité, des sons inédits naissaient de sa splendeur mécanique. Il avait encore besoin — parfois — des lettres de l'alphabet, mais c'était une concession inévitable, avant le grand bouleversement, la clarté définitive, l'agencement victorieux des bruits, de sons et des visions.

— Ne comprends-tu pas ma sensibilité numérique, vieille lune ? hurlait-il en agitant ses bras.

Il appelait aussi Broque : vieux croissant, vieux passé indéfini. Et, d'habitude, solide sur ses jambes larges, Broque souriait en face de ce grand diable effervescent.

Mais, cette fois, Mérinval avait passé la mesure. Son fanatisme, décidément, l'emportait. Il devenait insupportable, et Broque s'était insurgé. Et, si doux, si mesuré à l'ordinaire, il avait, lui aussi, haussé le ton et la voix.

— A la fin tu m'ennuies, tu m'empoisonnes, avec ton futur ; d'abord tu gueules tout le temps ; est-ce qu'on supprime aussi les tympans, dans ton âge d'or ? Et l'hypertrophie du moi, le moi littéraire, que tu abolis... Tu me fais rire ! J'ai compté. Sais-tu combien de fois tu as dit «je» et «mon» depuis tout à l'heure ? Soixante-quinze fois, et encore j'ai dû en passer. Et tes vocables de nègres et tes cris de gâteux... Va vivre dans un cocotier, si ça te chante ! Et tes poèmes à la mords-moi le râble ! Et tes musiques et tes mécaniques, et tes atmosphères... Tiens, tu me fais suer, tu entends, tu me fais suer... Tu as une grosse caisse et tu ne sais même pas arracher une dent.

— Et puis, tu craches en parlant, ça n'est pas propre... Tu bannis aussi l'hygiène, dans ton Eldorado ? Au revoir, fous le camp dans ton futur, moi je reste...

Et Mérinval, d'abord cloué par la stupeur et l'indignation avait, avant de s'éloigner, hurlé les vieux mots — les plus usés — de l'inépuisable et antique répertoire.

Depuis, deux ou trois fois, Broque n'avait fait qu'entrevoir Mérinval. Une mince créature aux cheveux jaunes se suspendait à son bras.

Et puis, un soir que Broque se promenait dans le grand jardin public, le hasard l'avait aiguillé vers une silhouette d'homme affalé sur un banc.

Autour de lui, des déesses, des Reines de France et des Hercules peu vêtus peuplaient le crépuscule de formes claires.

L'homme avait enfoui sa tête dans ses mains. A côté de lui, il y avait un livre fermé et aussi une petite pipe éteinte.

Broque lut machinalement le titre du livre : «L'Agonie du Passé».

La petite pipe éteinte lui parut émouvante. Elle signifiait, à côté de l'homme immobile, une détresse immense.

Le bon Broque, intrigué, déjà vaguement attendri, s'approcha, mit la main sur l'épaule de l'autre.

Et Mérinval — l'homme du futur — montrait une pauvre physionomie boursouflée, des yeux noyés, des lèvres molles. Comme on s'accroche à une bouée, il agrippait le vieil ami d'autrefois. Et Broque, inquiet, disait : — Qu'y a-t-il ? un malheur ? ta famille ? quelqu'un des tiens ?...

L'autre bégayait enfin: — Elle est partie, mon pauv'vieux, partie avec le Tchéco-Slovaque d'en face — pour son pays — tout à fait, tu m'entends, partie ! Je n'ai plus rien, je suis seul, seul !...

Dans sa mémoire, Broque revoyait la mince silhouette aux cheveux jaunes.

Il s'assit près du désolé, lui passa un bras autour de la taille, et lui dit :

— Pleure pas, mon pauv'vieux, pleure pas !

Et comme, de l'autre main, il écartait un peu le livre fermé, il ajouta doucement :

— Tu vois, nous sommes encore trop jeunes... ou déjà trop vieux !...